

Jean Marteau, «Une publication qui s'imposait. L'œuvre d'André Malraux», *Le Journal de Genève*, 26 mars 1945, p. 1.

Une publication qui s'imposait

L'œuvre d'André Malraux

Les Editions Skira ont commencé la publication de l'œuvre intégrale d'André Malraux : *Le Temps du mépris* et *La Condition humaine* ont déjà paru; *L'Espoir* suivra bientôt. Inutile de dire que ces volumes sont d'une présentation irréprochable et qu'ils enchanteront les bibliophiles. On se demandera, en revanche, s'il est indiqué de mettre au bénéfice d'une édition complète aussi classique un écrivain vivant encore et qui n'a pas atteint le seuil de la vieillesse ? Nous répondrons oui, certainement, et nous tenterons d'expliquer pourquoi.

André Malraux est né à Montmartre en 1904 [*sic, etc.*]. Après des études de lettres, il fit une licence en langues orientales. La philosophie l'attirait, et il fut un fervent lecteur de Nietzsche, de Hegel et de Bergson. Mais il lui fallait un titre, et il choisit celui-là parce que, comme il le disait plus tard, c'était encore ce qu'il y avait de plus facile : «Les élèves n'y comprenaient rien, et les professeurs non plus». Malraux a commencé sa carrière littéraire par deux petits ouvrages qui datent de 1920 et de 1921 : *Lunes en papier* et *Ecrit pour une idole à trompe*, c'est dire qu'il est au plein sens du mot un écrivain de l'entre-deux-guerres et qu'il a dégagé, de cette période fiévreuse et incertaine, ses idées, son éthique, son humanisme. Quant à son premier livre important *Tentation de l'Occident*, il sortit de presse en 1926. C'est une critique de l'individualisme présentée sous la forme d'un échange de lettres entre un Français en Chine et un Chinois en France. Après *D'une jeunesse européenne* (1927), nous trouvons *Les Conquérants* (1928), un des meilleurs romans de ces vingt dernières années. L'action considérée comme un but en soi (l'homme est ce qu'il se fait) y apparaît nettement dans le cadre de la révolution chinoise. Puis, c'est *La Voie royale*, roman

indochinois qui est peut-être le seul où Malraux se soit livré à des recherches esthétiques et qui exalte aussi l'action; *La Condition humaine* qui évoque la répression du communisme à Shanghai, en 1927, et qui traduit le pessimisme le plus amer (1933); *Le Temps du mépris*, consacré aux emprisonnements politiques en Allemagne. Ce sont précisément ces deux derniers volumes qui ont été édités par Skira. Citons encore *L'Espoir* (1937), qui se situe au moment de la guerre d'Espagne, et *La Lutte avec l'ange*, laquelle porte sur la notion de la permanence de l'homme que l'auteur nie ainsi que Dieu. Tel est, en gros, le résumé de l'œuvre de Malraux, œuvre qui n'est pas près de se terminer.

Quelle philosophie peut-on en tirer ? Celle d'une sorte de stoïcisme moderne, pour lequel il n'est d'autre espoir que l'action envisagée en elle-même. Et une action politique avant toute chose, non point que Malraux soit ce qu'on appelle un fanatique, bien au contraire : quoique défenseur du communisme dès sa jeunesse, il n'a jamais adhéré en fait à ce parti, et c'est même ce qu'on lui reproche assez fortement, aujourd'hui, à Moscou. D'une indépendance farouche, l'auteur de *La Voie royale* a toujours suivi son propre chemin, et si ce chemin courait parallèlement à la chaussée bolcheviste, il ne s'est jamais confondu avec elle. On peut, d'ailleurs, s'en étonner, car enfin l'individualisme n'est-il pas singulier chez un homme qui l'a toujours proscrit ?

Car telle est bien la raison pour laquelle Malraux s'enthousiasme pour l'action politique, c'est-à-dire collective. Il l'oppose au culte du moi, à la petite différence qui fait que Pierre n'est pas Paul, et il se passionne pour la consonance d'intérêts, d'instincts, de figure, de passions qui rattachent Pierre et Paul à la même famille, c'est-à-dire à l'humanité. Il a horreur des personnages d'exception (par transposition artistique ou par nature) et il recherche, au contraire, les êtres moyens et qui ne le sont pas même au point de vue moral, c'est-à-dire ni bons ni mauvais, mais sur le plan de la sensibilité, de l'esprit. On ne trouve, dans ses ouvrages, ni héros, ni génies, ni monstres, ni fées, ni saints. Mais l'on n'y découvre pas non plus de Joseph Prud'homme, de Bouvard ou de Pécuchet : à ses yeux, l'homme moyen n'est pas ridicule, et sa neutralité

lui permet, au contraire, de participer plus étroitement au mystère de la masse. Et c'est en quoi Malraux apparaît un écrivain de notre temps : l'homme le préoccupe moins, en somme, que la foule, que le peuple. Pour lui, c'est la collectivité – et d'abord la plus vaste d'entre toutes, l'humanité – qui compte. Il est curieux de noter à ce propos, que la même prédilection se manifeste, sous de tout autres aspects, chez un Léon Bopp. Quant à l'esprit d'indépendance de Malraux, c'est, sans doute, un héritage du XIX^e siècle qu'il n'a pas pu assimiler et qui n'a pas débordé de sa vie privée.

Que peut-il résulter d'une conception semblable, au point de vue du roman ? Une œuvre évidemment monotone, mais qui puise dans sa monotonie même sa puissance et son efficacité. Les livres de Malraux sont un long monologue – qui rend leur lecture continue fatigante –, où les personnages et les événements sont autant d'interprètes d'une pensée qui répète constamment la même chose : agissons pour le bien commun, quoique nous ne sachions pas ce qu'il est, parce que l'action est la seule chose qui soit à notre portée. Observateur de premier ordre et qui a beaucoup voyagé, peintre incomparable d'atmosphères, l'auteur du *Temps du mépris* échoue presque toujours lorsqu'il campe des héros de roman.

Le premier crayon est éblouissant, mais, très rapidement, la personnalité s'efface, et le personnage se borne à prophétiser le morne évangile de l'auteur. Il renaît, en revanche, dès qu'il se retrempe dans le drame, dans l'action. Lisez n'importe quel ouvrage de Mauriac, de Plisnier, de Bernanos : il vous reste des types que vous ne sauriez oublier. Lisez un livre de Malraux : vous vous rappellerez toujours certaines scènes et certains climats, mais aucun caractère. C'est peut-être la meilleure réfutation qu'on serait en mesure de donner de la philosophie de l'auteur.

Parlons brièvement encore des deux tomes qui viennent de sortir de presse. *Le Temps du mépris*, nous l'avons dit, se passe dans les premiers camps de concentration hitlériens. Il y a là une analyse saisissante des tortures qu'on peut infliger à un individu

Jean Marteau, «Une publication qui s'imposait. L'œuvre d'André Malraux»,
Le Journal de Genève, 26 mars 1945, p. 1.

par l'emprisonnement et les mauvais traitements. Mais cet individu – le communiste Kassner – demeure entièrement abstrait, interchangeable. Il en va de même de la plupart des protagonistes de *La Condition humaine*. Hormis Ferral, grand industriel qui doit à son état de bourgeois une personnalité assez accusée – nous remarquons l'autre jour le même phénomène chez les héros de *La Chute de Paris*, d'Ehrenburg – tous les autres sont des porte-parole de la mélancolie tragique de l'auteur sans plus.

En revanche, que de scènes curieuses, passionnantes, et quel regard profond jeté sur les abîmes de la destinée et du cœur humains ! Nous en avons assez dit, nous semble-t-il.

Jean Marteau